



Jeanine VIGIE, épouse de René Andrieu : une Parisienne aux Maquis du Lot

tués par les Allemands, la direction du maquis décide d'organiser des obsèques. On me demande d'aller à Figeac, occupée, afin d'acheter une grande couronne de fleurs rouges. Je dois contacter une fleuriste dont le mari était dans le maquis. Un peu gênée, elle m'indique que le "tout rouge" peut attirer l'attention. Elle s'exécute tout de même et je repars en mettant sur l'impériale du car une couronne rouge, qui a traversé Figeac, telle un flambeau. Revenue à Gorses, le jour prévu, je dois attendre. Les obsèques ont été retardées. Les fleurs s'étiolaient et malgré la petite mare de Gorses où tous les soirs je fais flotter la couronne, il a fallu changer les fleurs fanées et les remplacer jour après jour par d'autres, coupées la nuit dans les jardins du village (que j'en sois pardonnée). J'étais aidée et encouragée par un gars du détachement "Plastic" qui sautait avec aisance par dessus les murailles. De sorte qu'en fin de compte, à part le feuillage et le support, la couronne n'avait plus aucune fleur d'origine.

Des missions pouvaient être dangereuses, n'aviez-vous pas peur ?

Non, en général nous ne pensions pas au danger. Nous rêvions plutôt au jour de la victoire, que nous imaginions sous des aspects idylliques. Mais il m'est arrivé pourtant d'avoir peur. Georges, le chef du maquis, m'envoie à Figeac à nouveau. Mission : reporter sur un plan tous les renseignements militaires possibles afin de faciliter une opération du maquis. Relever toutes les dimensions d'un pont, hauteur, largeur des arches, etc. Le maquis voulait faire sauter le pont et il fallait prévoir la quantité et la disposition des explosifs. Je devais mémoriser le plus de dimensions possibles et revenir chaque fois dans ma chambre où j'avais caché le plan pour les y reporter. J'ai dû faire plusieurs aller-retour. De plus, la ville a plusieurs routes d'accès barrées par des chicanes tenues par

des soldats allemands, il faut en relever l'emplacement, celui des postes remplis de soldats placés près d'elles, évaluer leur nombre, puis essayer de repérer le maximum de canons ou armes lourdes non loin des routes d'accès et, à chaque fois, les reporter sur le plan. Je n'osais faire plus de deux aller-retour à chaque chicane de peur de me faire repérer. Trois jours m'ont été nécessaires pour que je fasse un plan correct. Il faut repartir et là j'ai très peur. Je reprends ma bicyclette, mais où cacher ce plan en cas de fouille ? Il faut dire qu'il avait environ 80 cm de côté. Il y avait souvent des fouilles aux incontournables chicanes. Je l'ai simplement mis sur ma poitrine, en espérant que les soldats n'oseraient pas le chercher là.

Arrivée à l'ultime chicane, tout le monde est arrêté et fouillé... Je ne pouvais pas faire marche arrière sans éveiller la suspicion. Comme tout le monde, j'ai été arrêtée, on a fouillé mes bagages, mon sac, mes poches, mais par miracle ma poitrine n'a pas été touchée ? Cette fois, oui, j'ai eu très peur !

Où avez-vous trouvé une aide ?

A Capdenac, particulièrement, ville sous contrôle allemand, centre important de triage SNCF. Le commandant Georges me demande de m'y rendre, avec un mot de passe pour un Résistant qui devait me mettre en contact avec un responsable de la gare. Le motif : un groupe de maquisards était venu pour saboter les locomotives du dépôt afin de les rendre inutilisables. Des explosifs avaient été déposés dans chaque locomotive. Or, renseignement pris, aucune explosion ne s'était produite. Je devais demander pourquoi. A l'adresse indiquée, personne. Ma valise à mes pieds devant cette porte, je ne savais quelle décision prendre. La ville regorgeait d'Allemands, les hôtels étaient comblés. Un petit attroupement se forme et quelqu'un me dit : ce monsieur est absent depuis plusieurs jours

mais vous trouverez un des ses amis qui travaille avec lui et qui habite quelques maisons plus loin.

Je m'y rends, la porte s'ouvre sur un homme au début méfiant.

A nouveau des voisins arrivent, et comprenant vite mon embarras, sans me connaître il me dit : "Entrez".

Là j'explique ma situation. Et il prend sur lui de m'héberger jusqu'à ce qu'il puisse me mettre en contact avec un responsable de la gare. Le logement n'était pas très grand mais sa femme et ses deux enfants m'ont accueillie chaleureusement en se serrant un peu. Enfin au bout de quelques jours j'ai le rendez-vous et l'explication : les cheminots tenaient à leurs locomotives et pour ne pas les faire exploser, ils s'étaient contentés d'enlever quelques pièces essentielles.

Les gens qui m'ont accueillie prenaient un risque énorme et ils m'ont sauvée. La ville était bourrée d'Allemands et le soir il y avait le couvre-feu. Après mon départ, ce camarade a été arrêté. Mais heureusement il a échappé au camp de concentration et a pu être libéré par les F.T.P. à la libération de Toulouse. Je n'ai pas revu les membres de cette famille malgré mon désir, mais je sais que je leur dois beaucoup et je ne les ai pas oubliés.

Comme j'étais dans le train qui devait me ramener à Assier j'entendais pendant une halte quelqu'un crier : "Ils ont débarqué". C'était le 6 juin !!!

A Assier, je rends compte des renseignements obtenus à Capdenac. On m'a trouvé une chambre en ville pour quelques jours. Mais le lendemain matin de mon arrivée, une colonne allemande, chars, camions arrive dans le village. Je décide de quitter Assier le plus vite possible.

Après des kilomètres à pied, une camionnette du maquis me croise et me voilà à Latronquière où je suis recueillie par Marcelle, qui m'a hébergée le temps nécessaire jusqu'à ce que je parte pour

d'autres aventures. Un accueil aussi chaleureux ne s'oublie pas.

Je me souviens... Un jour où je me trouvais à Gorses, les gens affolés s'interpellaient en disant que les Allemands arrivaient... Ne sachant où aller. Je pars sur la route de Terrou. A moitié chemin, je rencontre les maquisards du détachement "Plastic" en embuscade dans les broussailles. Ils me disent : "Il faut rejoindre le détachement, qui étaient sur la hauteur, car les Allemands sont déjà à Terrou".

"Plastic" était le chef du détachement. C'était un jeune Allemand qui avait fui le nazisme. On l'avait surnommé ainsi parce qu'il était un spécialiste de l'utilisation des grenades et du "plastic". Peu de temps après mon ascension dans les ronces, la fumée commençait à monter de Terrou que nous surplombions. "Plastic" avait les larmes aux yeux : le commandant lui avait demandé de ne pas intervenir, les forces étaient trop inégales.

Les Allemands ont fait brûler presque toutes les maisons du village. Je ne devais jamais revoir ces camarades du maquis sauf un, celui qui m'avait aidé à couper les fleurs. A l'occasion d'une mission, à bord d'une camionnette, ils sont tombés sur une colonne allemande. On les a retrouvés criblés de balles et odieusement massacrés. Il fut difficile de les identifier.

Quels souvenirs gardez-vous de cette période ?

Nous étions jeunes, pleins d'enthousiasme et aussi d'ailleurs d'illusions sur l'après-guerre que nous idéalisons. Il y avait entre nous l'amitié, la fraternité, la solidarité, ces sentiments nous ont beaucoup aidés.

En conclusion, je pense que j'ai eu de la chance d'avoir pu participer à une telle aventure.

Jeanine ANDRIEU,
née Vigie.



Berthe BAROT, épouse HOUET, une Lotoise... Agent de liaison de ROL-TANGUY

Née à Saint-Michel de Bannières, Berthe Barot, épouse Houet, "Maté" joue un rôle de premier plan dans la Résistance, organisant les groupes féminins du Front National après s'être évadée de la prison d'Orléans et compagne de lutte de France Bloch-Sarrazin, de la catholique Berthie Albrecht et d'Olga Banzig des F.T.P.M.O.I., toutes trois exécutées par les nazis.

Elle fut une Résistante intrépide. "Maté" sera, lors de l'insurrection parisienne un des agents de liaisons retrouvant Rol-Tanguy, à son poste de commandement dans les catacombes de Denfert-Rochereau. C'est lui qui lui remettra la Croix de la Légion d'Honneur le 28 juin 1989.

Ainsi, alors que des camarades de la région parisienne luttèrent avec nous pour libérer le Lot, une Lotoise faisait son devoir dans la Résistance, à Paris même.

Dans quelles conditions êtes-vous entrée dans les maquis du Lot, alors que vous habitiez Paris ?

Mes parents étaient nés près de Gourdon et, chaque année, je revenais en vacances dans ce pays auquel je reste toujours très attachée.

J'avais une amie, devenue institutrice à Gorses dans ces années de guerre. Ma mère en 1942, mon père quelques mois après, sont décédés et me laissent seule à Paris. Bien qu'ayant été à l'école "chez les soeurs", mon père rescapé de la guerre 14-18 et anti-fasciste convaincu me fait partager ses idées et Pétain, pour moi n'aura pas été une seule minute le "sauveur de la France".

Quels sentiments vous ont poussée ?

Restée totalement seule à Paris à 18 ans, le seul intérêt que je peux trouver dans la vie s'est de me rendre utile à ceux qui combattent les occupants. C'est très difficile dans une grande ville de trouver "La Résistance". J'écris à Jeannette, mon amie institutrice, en lui disant en clair "je cherche à rentrer dans la Résistance". Réponse rapide : "Viens à Gorses, je te mettrai en contact avec le maquis".

Quel était votre rôle ?

Les femmes étaient des "agents de liaison". Mais j'ai rempli en fait des missions très différentes. Par exemple, à la mort de Nanou, un de nos camarades